

Les Vénitiens prétendent que c'est de leurs mains que sont sorties, dans le moyen âge, les premières cartes connues (1). Du moins il est certain que dès le XIV^e et le XV^e siècle, antérieurement à la découverte du cap de Bonne-Espérance et de l'Amérique, ils avaient exécuté des mappemondes, des portulans et des descriptions détaillées de la terre alors connue (2). Ces travaux géographiques supposent nécessairement des connaissances mathématiques; aussi nous dit-on (3) que déjà l'on appliquait la trigonométrie à la navigation, et qu'on avait adopté la division du rayon en partie décimales.

Attirés de tout temps en Égypte par le commerce, les Vénitiens devaient éprouver le désir de voir la mer Rouge, alors chargée des richesses de l'Orient. En parcourant les côtes, ils arrivèrent jusqu'au détroit par où elle communique avec l'Océan indien; ils voulurent aussi remonter le Nil. On assure qu'ils parvinrent au dessus des cataractes, c'est-à-dire au delà du tropique. Leurs anciennes cartes attestent la connaissance qu'ils avaient des sources du Nil, et on ne peut douter que, dès le quinzième siècle, leurs voyages ne les eussent conduits dans la Nubie et l'Abyssinie, puisque Bruce y a reconnu leurs traces. Il fallait même qu'ils y eussent fait un grand commerce, car leurs sequins y étaient en abondance; c'était la seule monnaie d'or européenne qui y eût pénétré. Aussi les Arabes demandèrent-ils à ce voyageur si les Vénitiens étaient les seuls Européens qui possédassent des mines d'or.

C'était peu pour ce peuple actif et avide d'explorer toute la côte septentrionale de l'Afrique; son habileté dans la marine devait le conduire aussi loin que le permettaient, dans le moyen âge, l'état des connaissances géographiques et l'art de la navigation. On compte, parmi les premiers qui se hasardèrent sur l'Océan atlantique, un noble vénitien du nom de Ca da Mosto, homme passionné pour les découvertes, qui, après être sorti plusieurs fois du détroit de Gibraltar, pour parcourir toutes les côtes déjà fréquentées par ses compatriotes, depuis l'embouchure de l'Escaut jusqu'aux extrémités de l'empire de Maroc, voulut abandonner les routes connues; et, doublant les caps de l'Afrique, s'avança vers le sud en 1433, jusqu'à onze degrés et demi au delà de la ligne équinoxiale, à peu près à la latitude de l'île Sainte-Hélène. C'est à ce navigateur que

l'on doit la découverte des îles du cap Vert. Il put, en effet, les apercevoir, puisqu'elles ne sont qu'à quarante et quelques lieues de la côte le long de laquelle il se dirigeait. D'autres nations ont revendiqué l'honneur de cette découverte; mais il fallait bien que la réputation de ce voyageur importunât leur vanité, puisqu'on a cherché à établir qu'il n'avait navigué dans ces mers que par les ordres et sur les vaisseaux du roi de Portugal. Quoi qu'il en puisse être de cette circonstance, il est certain que la relation de Louis Ca da Mosto se trouve à la tête de toutes les anciennes collections de voyages; que dès le quatorzième siècle, les Vénitiens étant dans l'habitude de franchir le détroit de Gibraltar, et de trafiquer sur la côte de Maroc, plusieurs pouvaient avoir été entraînés plus loin; que l'antique célébrité des îles Fortunées, tant vantées par les anciens, et données par les papes avant qu'on eût pu les découvrir, avait dû exciter les navigateurs à se hasarder dans cette mer; que les cartes vénitiennes du quinzième siècle prouvent une connaissance assez exacte des parages compris entre le détroit de Gibraltar, l'équateur, le continent, les îles du cap Vert et les Canaries; qu'enfin Louis Ca da Mosto dit en propres termes, qu'il était parvenu jusqu'à la côte d'Afrique habitée par des nègres.

Si on en croyait les historiens vénitiens, leurs compatriotes auraient fait des découvertes bien autrement importantes. Ils auraient pénétré dans l'archipel des Indes avant les Portugais, ils auraient abordé aux côtes d'Amérique avant Christophe Colomb.

Afin de réclamer avec plus de vraisemblance la priorité de ces découvertes pour leur patrie, ces écrivains lui attribuent l'invention de la boussole. Un auteur vénitien du treizième siècle, Marin Sauto, disent-ils, parle de la direction de la calamite vers le pôle boréal, comme d'une chose si connue de son temps, qu'il s'en sert pour faire une comparaison mystique, en exhortant les fidèles à tenir sans cesse leurs regards tournés vers le sépulcre du Christ: et ce n'était pas tout de connaître la boussole; les Vénitiens, à les en croire, en avaient observé aussi la déclinaison.

On montre dans la bibliothèque de Saint-Marc une carte manuscrite qui fait partie d'un recueil portant la date de 1456, et le nom d'un géographe

(1) *Sulla origine, ingradimento e decadenza del commercio di Venezia*, da Luigi CESARINI.

(2) Nel 1367 i fratelli Pizigani lavorarono quella Mappa del mondo allora conosciuto, la quale ora esiste nella biblioteca parmense. Giacomo Ziroldi nel 1426 delineava un portolano che segna distintamente il capo Bajador. Andrea dal Bianco nel 1456 tracciava nella carta famosa, di cui dovremo far nuovamente parola, tutta la Scandinavia, oltre alla fino

allor creduta ultima Thule. Il Benincasa fino dal 1463 attendeva a formare esattissimi portolani. Paolo Trevisan descriveva nel 1483 l'Ethiopia e le sorgenti del Nilo, ed alla metà dello stesso secolo l'immortal frà Mauro conformava quel Mappamondo che per la prima volta frà le altre parti del mondo allora conosciute, indicava i regni dell'Asia, l'arcipelago dell'Indie e le coste tutte dell'Africa. (*Ibid.*)

(3) Louis CESARINI, *ibid.*